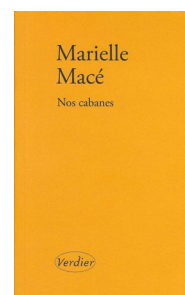


## **Nos cabanes**

Marielle Macé  
Editions Verdier  
2019 - 122 pages.



### **Comment ai-je découvert ce livre ?**

Un article dans le journal Libération :

[https://www.liberation.fr/debats/2019/03/08/marielle-mace-le-mot-cabane-definit-ce-qui-se-construit-dans-toutes-sortes-de-territoires-pour-reins\\_1713901](https://www.liberation.fr/debats/2019/03/08/marielle-mace-le-mot-cabane-definit-ce-qui-se-construit-dans-toutes-sortes-de-territoires-pour-reins_1713901)

### **Quelques mots sur l'auteur...**

Marielle Macé est spécialiste de littérature française. Normalienne, agrégée, docteur (Paris-IV, 2002), habilitée à diriger des recherches (EHESS, 2011), elle enseigne la littérature à l'EHESS et comme professeur invité à New York University. Elle fait aussi partie des animateurs de la revue Critique (Éditions de Minuit) et de la revue Po&sie (Éditions Belin).

Sa recherche a porté successivement sur le genre de l'essai, sur la mémoire littéraire et les recours à la littérature, et sur un renouveau de la pensée du « style », élargie du domaine de l'art à la qualification de la vie et de ses formes, et aux valeurs qui s'y affrontent.

Quelques publications de Marielle Macé : Le genre littéraire (Garnier-Flamarion - 2004, réédité en 2012) ; Styles. Une critique de nos modes de vie (Gallimard - 2016) ; Sidérer, considérer. Migrants en France 2017 (Verdier - 2017).

### **Quelques mots sur l'ouvrage...**

Un livre plus petit qu'un format poche, facile à transporter, et peu volumineux.

Trois chapitres de longueur inégale :

- Les Noues
- Nos cabanes
- Un parlement élargi.

De nombreuses références bibliographiques.

### **Ce que je retiens de cette lecture...**

Il s'agit d'un texte très politique, d'une grande actualité : Marielle Macé nous invite à construire des cabanes pour nourrir nos imaginaires d'aujourd'hui. Elle nous propose de repérer de quelles cabanes nous sommes, pas au singulier mais plutôt au pluriel, nous incitant à quitter les solitudes et certitudes de nos cachettes.

Il y a dans ce relativement court écrit une proximité avec la nature, des images autour du jardin. En plus, elle élargie la notion de cabanes à des constructions symboliques (de papier, de pensée, d'écrit,...) ce qui permet aux très approximatifs « bricoleurs du dimanche » de ne pas se sentir exclus !

Ce texte très politique (le capitalisme et ses ravages sont clairement accusés) n'a rien d'une virulente tribune de quelqu'un qui appellerait à le suivre dans une démarche révolutionnaire. Il n'y a pas de quête du pouvoir ou de recherche d'une place au centre du jeu.

C'est davantage une petite musique, comme un chant d'oiseau, qui dirait patiemment : nous ne sommes pas aux marges, sur les lisières, nous ne bricolons pas des trucs sans importance dans quelques refuges bucoliques,... nous sommes au coeur de ce monde abîmé et nous réalisons un patient travail de tisserand.

Il est en effet principalement question des liens, des nœuds et aussi de ce qui dénoue (comme pour ne pas s'étrangler ?). Avec une conscience aiguë de la vulnérabilité de nos cabanes, Marielle Macé pointe l'enjeu des liens, des alliances, du « nous ».

Il s'agit d'élargir, de questionner, de soulever des problèmes. Il y a à inventer bien plus qu'à préserver.

On est loin de l'injonction à la positive attitude (pas de légèreté ni d'innocence béate) ; il y a la conscience d'oeuvrer dans un monde abîmé (lucidité, bravades, imaginations et espérances), où nous tentons d'agir collectivement et joyeusement.

### **Ce que ça met au travail...**

Où sont mes cabanes ?

Où plutôt, où fais-je cabanes avec d'autres ?

Des cabanes où je soulèverai, avec d'autres, des questions et des problèmes ?

Des cabanes où je poserai, avec d'autres, des gestes politiques ?

Je peux répondre sans hésitation :

- mon engagement au sein de l'association la Brèche, où nous tentons d'inquiéter un certain ordre établi
  - en agissant en tant qu'association là où beaucoup est fait pour ne plus nous permettre d'exister : pour affirmer des conduites et des convictions
  - en entremêlant éducation locale et développement populaire, initiatives individuelles et démarches collectives, théorie et pratique, ici localement et ailleurs,...
  - en questionnant les imaginaires, les impensés, les évidences et les habitudes : pour inventer plutôt que préserver
  - en signalant, accusant, répliquant, face aux violences faites aux quotidiens de nos existences : toutes ces injonctions, plus ou moins visibles, sur nos modes de vie, de penser, d'agir
  - ...
- mon engagement-recherche dans le cadre du SIAES-DHEPS, comme espace privilégié pour « recréer les conditions d'une perception élargie » (alliage de délicatesse de la pensée et de pédagogie de la tendresse ?!)
  - s'offrir un cadre de travail pour ne plus éviter ou bâcler des questions-problèmes que l'on trimballe avec soi
  - questionner ses pratiques, en entremêlant pensée et action
  - effectuer ce travail avec d'autres, dont les cabanes sont différentes, se côtoyer, tenter de se nouer, penser à plusieurs, puis dénouer, dans la rigueur et... la bonne humeur !
  - produire des écrits (des huttes de phrases et de papier), avec constance et ténacité

– ...

Ce sont là deux exemples de cabanes où je met des choses au travail, patiemment (ce n'est pas toujours le plus facile !), en tentant de ne pas bâcler l'ouvrage, donc en acceptant les efforts que cela nécessite.

Des cabanes où, avec d'autres, nous élargissons, nous étirons.

Je peux aussi repérer d'autres cabanes, m'étirer jusqu'à elles pour questionner leurs matériaux et leurs modes de construction (« tenter avec elles des liens, des côtoiements, des médiations, des nouages »).

Ainsi des campements construits aux ronds-points par des « gilets jaunes ». Ainsi, des tiers-lieux et autres locaux partagés.

Ainsi des cafés culturels associatifs. Ainsi des bibliothèques.

...

Des lieux où s'inventent de nouveaux liens, de nouveaux nœuds.

Où il y a de l'expérimentation politique autour de pratiques collectives.

Où des gestes de résistance sont posés.

### **Quelques extraits...**

« Ménager plutôt qu'aménager. Jardiner les possibles, prendre soin de ce qui se tente, partir de ce qui est, en faire cas, le soutenir, l'élargir, le laisser partir, le laisser rêver. »

*Référence au tiers- paysage de Gilles Clément : « Espace n'exprimant ni le pouvoir ni la soumission au pouvoir. »*

« « Nous » est le résultat d'un « je » qui s'est ouvert (ouvert à ce qu'il n'est pas), qui s'est dilaté, déposé au dehors, élargi. »

« (Peut-être « nous » est-il alors quelque chose comme le pluriel de « seul » : il ne se fait pas à partir de nos « je », affirmés ou vacillants, mais à partir de nos solitudes ; il les met en commun, c'est à dire qu'il les rassemble, les surmonte en les rassemblant, et à certains égards les maintient. Nous faisons et défaisons des collectifs avec ces solitudes et non pas malgré elles. »)

« Chercher les noues, les nous, les nœuds, les liens mais aussi les déliaisons qu'il faut »

« Faire des cabanes : imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé. (...) Pas pour se retirer du monde, s'enclorre, s'écarter, tourner le dos aux conditions et aux objets du monde présent. Pas pour se faire une petite tanière dans des lieux supposés préservés et des temps d'un autre temps, en croyant renouer avec une innocence, une modestie, une architecture première, des fables d'enfance, des matériaux naïfs, l'ancienneté et la tendresse d'un geste qui n'inquiéterait pas l'ordre social... Mais pour leur faire face autrement, à ce monde-ci et à ce présent-là, avec leurs saccages, leurs rebuts, mais aussi leurs possibilités d'échappées. »

« Faire des cabanes en tous genres – inventer, jardiner les possibles ; sans craindre d'appeler « cabanes » des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, des nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain ; c'est à dire toujours, aujourd'hui, pour se mettre à plusieurs.

Surtout pas pour prendre place, se faire une petite place là où ça ne gênerait pas trop, mais pour accuser ce monde de places – de places faites, de places refusées, de places prises ou à prendre. »

« Faire des cabanes (...) pour braver ces précarités, leur opposer des conduites et des convictions. Des cabanes qui ne sauraient soigner ou réparer la violence faite aux vies, mais qui la signalent, l'accusent et y répliquent en réclamant très matériellement un autre monde, qu'elles appellent à elles et que déjà elles prouvent.

Faire des cabanes sans forcément tenir à sa cabane - tenir à sa fragilité ou la rêver en dur, installée, éternisable -, mais pour élargir les formes de vie à considérer, retenter avec elles des liens, des côtoiements, des médiations, des nouages. »

« Faire des cabanes, donc, pour habiter cet élargissement même. »

« Car l'erreur serait de croire que l'on se contente de survivre dans les ruines du capitalisme et de ses modes d'exploitation. Or on ne fait pas qu'y survivre, tentant d'y faire sa niche. Dans ces ruines prolifèrent de « nouveaux mondes », où cohabitent toutes sortes de vivants et toutes sortes d'histoires, souvent très emmêlées. »

« C'est décidément d'un monde abîmé qu'il s'agit, et abîmé par des pratiques précises, celles du capitalisme avancé et de ce qu'il fait aux vivants, aux sols, au sentiment même du commun. Et l'enjeu est bien d'inventer des façons de vivre dans ce monde abîmé : ni de sauver (sauvegarder, conserver, réparer, revenir à d'anciens états) ni de survivre, mais de vivre, c'est à dire de retenter des habitudes, en coopérant avec toutes sortes de vivants, et en favorisant en tout la vie. Vivre dans ces saccages ou, plus simplement, imaginer des pratiques et les loger dans les interstices du capitalisme, dans ce qu'il permet sans le viser, dans ce qu'il ne sait pas qu'il autorise (...). Dans ce qu'il n'avait pas vu, pas prévu, dans ce qui ne le regarde pas et qu'il ne sait pas toujours abîmer (nos désirs et nos liens) ; voire, dans tout ce qu'il facilite quand il arrive qu'il le fasse.

Braver ici, c'est d'abord « faire », dans une joie très matérielle (...). Bâtir plus vite et partout. Raconter des histoires, inventer des histoires, faire des histoires aussi : poser problème, rendre plus difficiles les gestes saccageurs. (...) la chaîne illimitée de ces infinitifs où s'anime l'intelligence même de la pratique. »

« Et ce n'est pas seulement faire, mais faire à plusieurs : vivre à plusieurs, tenter des façons collectives ; habiter à plusieurs (...) ; penser à plusieurs ; et très souvent, écrire à plusieurs. (...) On écrit à plusieurs pour constituer un « nous » ; parfois en l'instituant d'emblée (c'est le Comité invisible), parfois sans se hâter à prononcer ce « nous » ni s'y réchauffer trop vite, en explorant ses pentes, ses impatiences, en tentant plusieurs façons de se nouer et de se dénouer. »

« Faire des cabanes alors : jardiner des possibles. (...) Partir de ce qui est là, en faire cas, l'élargir et le laisser rêver. »

« Jardiner : il ne s'agit pourtant pas de réserver l'espérance politique à des lisières et des gestes de peu, et d'encourager une frugalité en toutes choses.

« Jardiner » revient comme un mot lesté d'une nouvelle audace, et le « jardin » excède ici tout pré carré. (...) On peut agir comme on jardine : ça veut dire favoriser en tout la vie, parier sur ses inventions, croire aux métamorphoses, prendre soin du jardin planétaire ; on peut penser comme on jardine ; on peut bâtir comme on jardine. »

« Jardiner les possibles ce n'est décidément ni sauver ni restaurer, ni remettre en état, ni revenir ; mais repartir, inventer, élargir, relancer l'imagination, déclorer, sauter du manège, préférer la vie. »

« Nos cabanes ne seront pas nécessairement plaisantes, légères. Elles diront aussi bien ce qui se tente que ce qui se malmène, ce qui s'essaie que ce qui se voit rabattu, maltraité. Elles diront quelque chose de ce monde de violences en tous genres, de vulnérabilités, de confiscations, de destruction des sols, et pourtant aussi d'espérances, de bravades et d'imaginations pratiques. »

« C'est en tous ces sens que les cabanes nourrissent, avec constance, l'imaginaire politique contemporain : « Elles ne sont pas solides, elles ne sont pas durables, très rarement monumentales, de plus en plus souvent illégales, généralement en marge » (Julien Zerbone). »

« C'est parce que le monde a beaucoup d'idées qu'il bruisse en permanence de possibilités d'émancipation. »

« Pour imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé, il faut avant tout recréer les conditions d'une perception élargie. (...) Élargir en effet ce n'est pas seulement agrandir, mais nouer, renouer : de quoi veux-tu t'entourer, à quoi te lier, dans quoi t'immerger ? Les luttes actuelles ont toutes à voir avec l'évidence de cet élargissement, avec son appel, sa surprise. »

« Si l'un des enjeux actuels (pour les sciences humaines comme pour les formes de nos pratiques) est de reconstruire les conditions d'une perception élargie, d'une écoute de tout ce qui ne parle pas (et d'une réflexion de ce que l'on peut faire de cette écoute), alors il nous faut des alliés pour cet élargissement. »

« Élargissement et patience donc, audace à imaginer mais retenue, délicatesse de pensée. Que « dit » par exemple l'oiseau quand il chante ? D'ailleurs chante-t-il ? »

« Il s'agit donc d'écouter comme il faut, de s'approcher comme il faut, de toucher avec justesse pour toucher au vif, de lutter contre les bâclages, en attention, en pensée et en geste. Or le juste toucher, le tact décidément, c'est une affaire de syntaxe, c'est à dire d'efforts pour créer des liens et en défaire d'autres, nouer, dénouer, renouer avec justesse les choses et les gens. »

« La vie sociale est faite d'arrangements, mais d'arrangements plus fragiles qu'on ne le croit, qui pourraient être tout autres, car décidément rien ne nous oblige à vivre « comme ça ». Exercer la critique, sentir que le monde pourrait être différent, s'engager, lutter, c'est percevoir partout l'ouverture de ce « tout autre », ces possibles à même le monde, à même les choses. »